

Lu pour vous

Autor(en): **et / mg / cc**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **69 (1981)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

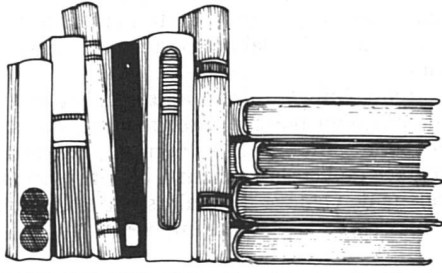
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lu pour vous



Un homme

Oriana Fallaci
Grasset

Nul besoin de présenter Oriana Fallaci, journaliste italienne de renommée internationale. On la trouve partout où il se passe quelque chose, donnant la parole aux opprimés, à ceux qui luttent pour rendre à l'homme sa dignité. Pas étonnant qu'elle ait rencontré l'homme dont elle nous livre ici le témoignage. Pas étonnant non plus qu'elle ait fait un bout de chemin avec lui, dont c'est le destin de mourir au bord du chemin, assassiné par le Pouvoir.

L'action se déroule dans la Grèce des années 1970, alors aux mains des colonels. L'homme, c'est Alexandre Panagoulis. Un homme qui dérange aussi bien à gauche qu'à droite, à cause de son idée personnelle de la liberté. Le régime d'oppression et de terreur instauré par la junte représente tout ce que notre héros rejette. Il décide donc de la renverser. Mais Alexandre Panagoulis est un individualiste, un poète, une sorte de Don Quichotte. Il ne trouve personne pour l'aider, puisqu'il ne se réclame d'aucun bord. Qu'à cela ne tienne. Il tentera à lui tout seul d'abattre Papadopoulos. Commence alors un long calvaire, de la réclusion à l'exil, des désillusions de l'engagement politique jusqu'aux menaces de mort : l'homme ne connaîtra plus un instant de répit.

En dépit des pressions et des menaces dont elle-même a été l'objet, Oriana Fallaci a retracé pour nous la vie de son compagnon. Clairement, sans compromission. Elle le fait avec un immense talent. On ne décroche pas de ce récit, qui rappelle les tragédies grecques — rêves prémonitoires, soumission au destin, etc. C'est à la fois un roman idéologique et un hommage à tous ces héros qu'elle a eu le privilège de rencontrer et qui sont morts pour avoir trop aimé la liberté. Un livre immense, bouleversant.

(et)

L'exécutrice

Pavel Kohout
Albin Michel, 1980, 378 p. 3

Un auteur masculin pour un livre très masculin dans notre rubrique si féminine. En effet, il faut bien avoir une tête d'homme pour inventer, à l'ère de l'égalité des sexes, la première femme bourreau du monde, et, qui plus est, non sous les traits d'une vieille acariâtre en droite lignée des sorcières édentées, mais bien plutôt incarnée par une pure jeune fille, blonde, diaphane, fraîche et ravissante, répondant aux doux prénom de Lizinka, petite Lizinka surdouée dans l'art de tuer avec raffinement.

L'action se situe dans une école de bourreaux (oui, nous sommes bien dans les années 80) où, première de sa classe, Lizinka triomphe des épreuves les plus ardues dans le dosage des tortures, jusqu'au coup de grâce final, d'une perfection toute virginale.

Plaidoyer contre la violence imbécile et contre le retour à la barbarie, plaidoyer contre la bureaucratie et le totalitarisme (Kohout fut officiellement déchu de sa citoyenneté tchèque entre autres à cause de la publication de « L'exécutrice »), ce roman passionnant quoique « déconseillé aux personnes sensibles » est troublant. Lizinka la pure sème la mort, parmi ses clients bien sûr (!), mais aussi parmi les hommes, lubriques ou pas, qui s'entre-tuent au nom de la femme-innocence. Que reste-t-il donc pour notre salut ?

(mg)

Femmes et société

Kathleen Newland
Denoël/Gonthier, 1981, 174 p.

Encore un tableau général de la condition de la femme ! Mais celui de Kathleen Newland a cela de particulier qu'il est international et vise à l'exhaustivité. Chaque chapitre est consacré à un domaine particulier : les femmes et le droit, et l'éducation, et la santé, et les media, et la politique, et le travail, et la famille. Et pour chacun de ces chapitres, l'auteur tire des exemples du monde entier, dresse des tableaux comparatifs entre trois, dix ou cinquante pays, sur le pourcentage des femmes dans l'enseignement, sur la mortalité maternelle, sur la représentation féminine dans les corps législatifs nationaux, etc. Étonnamment peu centré sur les États-Unis, l'ouvrage nous apprend toutes sortes de choses : que 10 hommes se sont fait exécuter en Somalie, en 1975, pour antiféminisme, que (statistiques à l'appui) plus les femmes sont instruites et moins elles ont d'enfants...

Excellent livre de référence, peut-être un peu trop ambitieux toutefois pour tenir dans un aussi petit nombre de pages.

(cc)

Mrs Millburn's Diaries 1939-1945

Ed. Fontana

Au jour le jour, sans prétention aucune (mais elle savait écrire !), une femme comme vous ou moi a noté ce qu'elle et son mari vivaient dans l'une des régions les plus bombardées d'Angleterre, celle de Coventry : le temps qu'il faisait, ses soucis pour son jardin, les restrictions croissantes, son angoisse pour son fils prisonnier en Allemagne, les activités des femmes du village pour accueillir les réfugiés londoniens ou les soldats stationnés dans le voisinage. Le témoignage le plus simple, le plus authentique, le plus attachant de la résistance de la population anglaise et en particulier des femmes devant la malice des temps. Leur volonté de tenir a été sans doute l'un des facteurs de la victoire. Mrs Milburn a écrit son journal pour elle-même, pour retrouver chaque soir la force de vivre le lendemain. Vingt ans après sa mort, sa belle-fille, séduite par la beauté de ces pages, a décidé de les publier. — (pbs)

Les enfants de Jocaste l'empreinte de la mère

Christiane Olivier
Ed. Denoël/Gonthier, 1980, 194 p.

Vous êtes une femme, donc vous avez été une petite fille, donc vous avez eu une « envie de pénis », c.q.f.d. Freud *dixit*. A supposer que nous n'y avez jamais cru, pas plus qu'au complexe d'Oedipe, malgré que vous ne l'eussiez jamais dit puisque Freud avait écrit le contraire avant vous, voici une femme, psychanalyste de surcroît, qui vous donne enfin raison, à cette différence près cependant que ses arguments ne sont peut-être pas ceux que vous auriez utilisés.

Soulignons d'emblée que « Les enfants de Jocaste » sont d'une limpidité rare dans le domaine psychanalytique, et que la clarté de la langue n'est pas étrangère à l'immense succès qu'a connu l'ouvrage.

Que dit Christiane Olivier ? Un : que l'envie de pénis est une invention d'homme (pourquoi l'envie d'avoir des seins n'est-elle jamais venue aux petits garçons ?). Deux : que la petite fille ne peut pas faire un complexe d'Oedipe puisque son père — dans notre société moderne où l'éducation des enfants est monosexuée — n'est jamais là. Trois : que tant que la mère sera omniprésente dans l'éducation des enfants et le père « omniabsent » (pas seulement de la maison mais aussi en maternelle et en primaire), la guerre des sexes continuera.

Guerre des sexes ? Parfaitement, et dont les origines remontent à la petite enfance, au maternage d'une mère ressentie comme

castratrice par le petit garçon, inaccessible par la petite fille. D'où deux chemins totalement différents que vont prendre l'un et l'autre pour arriver à l'âge adulte, chemins dont la croisée n'est hélas qu'un fantasme de plus.

Mais tout n'est pas si noir. Les mécanismes de guerre une fois démantelés, l'auteur passe aux instruments de paix, ainsi résumables : « Mesdames, abandonnez un peu de votre pouvoir domestique aux hommes ». « Messieurs, assumez votre rôle de père ».

Le seul ennui, c'est que la plupart des hommes refusent de plonger dans ce genre de littérature, même (et surtout) lorsque leur compagne leur en recommande la lecture. Ont-ils donc si peur que les femmes pensent différemment de ce qu'ils pensent pour elles ? (mg)

Une femme honorable

Françoise Giroud
Fayard, 380 p.

Vous allez dire : encore une biographie de Marie Curie-Skłodowska ? Qui croyait connaître sa vie ? L'ancienne directrice de l'Express, Françoise Giroud semble être enthousiasmée par le personnage de son héroïne, et a su transmettre sa fougue au lecteur.

Que dit-elle ? Rien de révolutionnaire bien sûr quant aux épisodes concrets de la vie de Marie Curie, mais voici que les moindres faits prennent ici une autre dimension. On se demande alors si l'auteur n'a pas éprouvé les mêmes sentiments que son héroïne au long de sa vie.

D'emblée elle nous dit que la jeune Marie possède les trois dispositions qui font les sujets brillants : la mémoire, le pouvoir de concentration et l'envie d'apprendre.

F. Giroud décrit d'abord les années dures en Pologne : Marie gouvernante d'enfants, dans une famille à la campagne. Puis son départ pour Paris, ses études à la Faculté des Sciences, sa rencontre avec Pierre Curie et leur travail en commun, la découverte du radium dans un laboratoire qui tenait « de l'écurie et du cellier à pommes de terre ». Bref, d'une plume alerte F. Giroud met en scène les 67 ans de la vie de Marie Curie.

Ce qui paraît passionnant pour nous tous, ignorants du monde de la physique moderne, ce n'est pas seulement l'histoire de découvertes qui ont transformé notre univers, mais aussi la description d'une trajectoire, finalement solitaire d'une femme exceptionnelle. Einstein qui la connaissait bien, disait : « C'est la seule personne que la gloire n'ait pas corrompue ».

Savez-vous que l'Université de Genève a fait une proposition séduisante à Pierre et Marie, et qu'ils l'acceptèrent ? On leur offrait une chaire de physique, un traitement annuel de 10 000 francs, et la direction d'un laboratoire auquel seraient adjoints deux assistants.

Henri Poincaré ayant appris la chose a alerté ses collègues et obtint qu'un poste d'enseignement, qui se trouvait vacant à la Sorbonne, fut confié à Pierre Curie, alors que sa femme était chargée de l'enseignement à l'École Normale Supérieure. L'Université de Genève reçut alors une lettre de démission assortie de toutes les excuses qui s'imposent... (om)

Les nouveaux féminismes

Maria de Lourdes Pintasilgo
Cerf, 1980, 165 p.

Un livre profond et simple. C'est rare. Il est la preuve que tout n'a pas encore été dit — en langage compréhensible — sur le féminisme. Ce qui pour Maria de Lourdes Pintasilgo constitue les nouveaux féminismes, c'est une série de paradoxes : courants révolutionnaires, ils ne portent pas de projets définis de société. Lieux d'une prise de parole à la fois singulière et universelle : « Je me révolte, donc nous sommes. » Courants qui oscillent entre la marginalité et la récupération dans le plus dangereux équilibre, et qui ont tout à voir avec d'autres mouvements sans jamais pouvoir s'y confondre tout à fait.

Après avoir mis à jour avec une parfaite rigueur les forces et les paradoxes des nouveaux féminismes, Maria de Lourdes Pintasilgo se lance enfin dans la plus paradoxale des confrontations : féminisme et christianisme, ou comment des frères ennemis peuvent devenir sœurs... si Dieu le veut.

A lire absolument, pour y voir plus clair en nous et autour de nous. (cc)

Née en 1930 à Abrantes, au Portugal, Mme Maria de Lourdes Pintasilgo est ingénieur en chimie industrielle à l'Institut supérieur technique de Lisbonne.

Présidente internationale de « Pax Romana » de 1956 à 1958, elle est membre du Mouvement international des femmes chrétiennes, « Le Graal ». Ambassadeur auprès de l'Unesco depuis 1975, elle a été membre du conseil exécutif de cet organisme de 1976 à 1980.

Elle a donné divers enseignements aux universités de Boston, Harvard, Montréal, Aix-en-Provence et à l'Institut catholique de Paris. En 1979, elle a été premier ministre du Portugal.

Courrier



Aide en carrière

La réaction de Denise Fromaigeat au commentaire de Jacqueline Berenstein-Wavre, dans le numéro d'octobre, à propos de la nomination d'Antoinette Béguin au poste de sous-directrice générale du BIT m'incite à vous faire part de mes réflexions sur cette vieille question : La femme travaillant à l'extérieur est-elle coupable de perpétuer une « injustice » en confiant le soin de son foyer à une femme de ménage ou à une gouvernante ?

- Reconnaissons d'abord que toutes les femmes n'ont pas les capacités ou l'envie d'occuper un poste « à responsabilité » — pas plus, du reste, que tous les hommes. La personne préférant s'occuper de tâches simples en libère tout simplement une autre désireuse, elle, d'assumer des fonctions plus complexes. A chacune son mérite !
- Puisque nous nous trouvons dans la situation où le travail de la femme à son propre foyer ne lui apporte ni estime ni recon-

naissance, et encore moins une certaine indépendance, de nombreuses femmes se tournent vers un travail professionnel à l'extérieur du foyer — que ce soit la tenue de ménages ou la direction d'un service.

- Tout travail a sa justification, puisqu'il répond à une nécessité.
- Le partage total des travaux ménagers entre la femme et l'homme, souhaité par Gabrielle Nanchen, n'est malheureusement pas encore réalité. Si, néanmoins, des femmes ont envie dès maintenant de faire une carrière professionnelle, pourquoi leur en vouloir d'avoir recours aux solutions existantes, telles que l'engagement d'une aide de maison ?

Contrairement à Mme Fromaigeat, je crois que Mme Béguin a accédé à son nouveau poste grâce à ses capacités professionnelles et non grâce à l'existence de sa femme de ménage.

La justification principale du mouvement féministe fut et reste la mésestime en laquelle certains hommes tiennent les femmes. Si, désormais, les femmes sont toujours plus nombreuses à se faire respecter pour ce qu'elles sont et pour ce qu'elles font, il faut s'en réjouir. Le jour où l'apport de chacune sera apprécié à sa juste valeur, l'égalité tant recherchée sera devenue réalité.

Erika Rohner, Commugny